MON OPINION

SUR

VOS OPINIONS.

His ego gratiora dictu esse scio, sed me vera pro gratis loqui necessitas cogit.
(TACITE.)

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

1792.

MON OPINION

SUR

VOS OPINIONS.

JETÉ, depuis environ deux mois, ſur le grand théâtre de notre révolution, & placé ſur la ſcène orageuſe où s'agitent les élémens de notre liberté naiſſante ; étranger aux divers partis qui travaillent cette ville immenſe, & ſpectateur inquiet du combat de leurs prétentions reſpectives ; j'entends, ſans ceſſe, réſonner autour de moi les mots : *République univerſelle*, *ſyſtême fédératif*, *tyrannie miniſtérielle*, *faction Briſſot*, *faction Marat*, *faction Robespierre* & beaucoup d'autres ſemblables qui, perdus dans le vague des airs, après avoir frappé mon oreille, viennent enſuite ſe coller ſur les murs, & fatiguer ma vue dans une foule de placards imprimés, colportés & affichés, au coin des rues, dans les carrefours & ſur les places publiques de cette vaſte cité. Affecté d'abord par ces ſons alarmans qui me paroiſſoient autant de menaces à la liberté de mon pays ; abſorbé par les idées pénibles que ces ſons réveilloient au fond de ma

penſée ; je cherchai ſérieuſement à ſortir de l'état d'incertitude & de fluctuation dans lequel j'étois plongé : je deſcendis dans ma conſcience pour recueillir, comparer, & interroger mes perceptions, ſur ce qui ſe paſſoit autour de moi, & réuniſſant en un faiſceau toutes mes connoiſſances, ſur ce que j'avois lu, obſervé ou entendu depuis les deux mois de mon exiſtence politique ; je m'efforçai d'en obtenir la conviction de tous les projets liberticides, dont s'accuſent réciproquement les divers partis qui déchirent le ſein de l'Aſſemblée conventionnelle; maisaprès avoir mûrement examiné,après avoir long-temps réfléchi ſans préjugé, ſans paſſion, ſans autre intérêt que celui de la juſtice ; je ne retirai du creuſet de l'analyſe,d'autre réſultat, que ce petit nombre de vérités que j'offre à l'impartialité de mes collègues & que je ſoumets à la ſanction des ſages.

La République univerſelle n'eſt qu'un méthéore brillant, une vapeur aërienne & infiniment rare, exhalée de l'imagination ardente d'un cerveau volcaniſé par l'exploſion ſubite des premiers principes de la liberté.

Ce Phénomène politique, formé de la réunion de pluſieurs élémens contraires, ſe décompoſe de lui-même au foyer de la raiſon univerſelle, comme les brouillards du matin ſe diſſipent au premier aſpect de la lumière.

Cette République ſortie toute organiſée de la tête de l'Orateur du genre humain, comme autrefois Minerve ſortit toute armée du cerveau de Jupiter, eſt condamnée,

par un décret de l'opinion, à mourir dans le lieu de sa naissance.

Le Fédéralisme n'est qu'un fantôme; une ombre évoquée par un art magique, du tombeau de la monarchie, où gissent maintenant toutes les erreurs, tous les systêmes avortés, sortis du sein de la révolution, & enfantés par l'horreur du despotisme.

Cet absurde systême, qui n'a aujourd'hui d'existence que dans les mensonges périodiques, ou dans les discours passionnés de quelques amans désespérés de la dictature, n'a jamais existé dans le sein de la Convention, qui a décrété l'unité de la République.

Ce monstre, engendré par un faux ami du peuple, pour l'armer contre ses plus zélés défenseurs, est le signal de l'insurrection destiné à le ramener par les routes sanglantes de l'anarchie, sous le joug avilissant du despotisme dictatorial.

La tyrannie ministérielle, dont se plaignent les anarchistes, n'est que la pression salutaire, exercée par une administration vigilante, sur la foule séditieuse des vices coalisés pour le renversement de l'ordre & de la liberté politiques.

Il est dans la nature des passions ambitieuses, qui marchent toujours à la suite des grandes révolutions, de s'insurger contre les dépositaires de l'autorité qui sur-

veille & qui réprime leurs mouvemens désordonnés, comme il est dans la nature des filoux de haïr les réverbères.

Les factions, a-t-on dit, sont la maladie périodique des Républiques ; je suis loin de nier cette éternelle vérité, mais je nie formellement qu'il existe une faction Brissot, & une faction Marat, dans le sein de l'Assemblée conventionnelle ou de la République française.

La faction dite Brissotine est une chimère ridicule ; un cri de proscription jeté par un individu en lfaisant, pour perdre la ligue imposante des hommes de bien, & Marat, comme l'a dit Anacharsis, reste seul avec ses poignards ; comme Médée avec ses poisons.

Placé par systême & par caractère en dehors de tous les partis ; j'ai suivi d'un œil attentif la marche de leurs prétentions & la tactique de leurs mouvemens ; & j'ai cru voir, en dernière analyse, qu'ils se réduisoient tous à un seul ; celui des égoïstes.

J'ignore s'il existe un parti Robespierre, je doute que Robespierre ait prétendu à la dictature, mais si quelqu'un osoit y aspirer, s'il s'élevoit jamais un dictateur dans la République, je connois un homme qui sauroit la venger & s'immoler à sa vengeance.

Mennesson,
Député du Département des Ardennes.

NOS PRINCIPES
CONTRE
VOS PRÉJUGÉS.

ÉCLAIRÉ par l'examen de conſcience qui m'avoit conduit à cette profeſſion de foi politique, & guidé par le flambeau de l'analyſe vers la découverte de ces premières vérités ; je voulus, après avoir parcouru la chaîne de mes perceptions, paſſer encore en revue celles des ſages qui nous ont p écédés dans la recherche des vrais principes de l'art ſocial, & puiſer, pour ainſi dire, à leur ſource les lumières qui ont éclairé ces premiers légiſlateurs des nations. Emporté par mon zèle, hors du cercle de mes propres idées, je m'enfonçai dans les idées profondes de ces hommes immortels ; j'analyſai leurs livres ſublimes, & j'y reconnus avec étonnement que la plupart d'entre eux avoient, dans leur génie prophétique, prévu, annoncé & calculé d'avance la marche rapide des événemens qui ont préparé, ſuivi ou accompagné les différentes époques de notre révolution; j'y découvris avec tranſport la trace

lumineuſe de ces principes régénérateurs, immuables, éternels ſur leſquels doivent néceſſairement repoſer les baſes nouvelles de notre organiſation politique; j'y rencontrai auſſi, avec une ſecrète émotion, quelques-unes de ces vérités énergiques & auſtères, que l'éloignement des lieux, des temps & des hommes rend, pour ainſi dire, plus reſpectables à nos yeux, & ſemble couvrir d'un voile religieux pour les tranſmettre à l'inſtruction des ſiècles. Je fus ſaiſi, ſur-tout, à leur aſpect, de cette clarté vive & pénétrante qu'elles répandoient ſur un avenir, qui maintenant, hélas! eſt le préſent pour nous; & cette nouvelle lumière, image de l'éclair, qui, dans une nuit obſcure, indique la route au voyageur ſurpris par l'orage, me parut un guide aſſuré pour nous diriger à travers les écueils inſéparables de cette révolution. Frappé de la haute ſageſſe de ces oracles accomplis; entraîné par la force éloquente de ces mâles vérités, que j'aurois voulu pouvoir graver ſur le bronze; je ne pus réſiſter au deſir d'en extraire quelques-unes, que je dépoſai dans ma mémoire comme le texte de mes penſées, & que je préſente ici à la méditation des hommes libres.

Le peuple expie toujours ſous le fouet de la tyrannie, l'abus qu'il fait de ſon indépendance, ſi les citoyens, après avoir rendu l'autorité mépriſable, parviennent à ne plus craindre & à ne plus reſpecter les magiſtrats; on tombe dans l'anarchie; on retourne à l'eſclavage. (*Mably.*)

La licence de tout faire produit tous les abus; bientôt

tout le monde eſt mal à ſon aiſe; on offenſe ; on eſt offenſé ; on opprime, on eſt opprimé ; on ſe laſſe à la fin de cette ſituation incommode ; on veut recourir aux lois mais leur autorité eſt avilie ; les lois ſont impuiſſantes. (*Idem.*)

Dès qu'une fois les lois ſont tombées dans l'aviliſſement ; dès qu'on ne peut en attendre aucun ſecours, chacun pourvoit à ſa ſûreté particulière, en faiſant des ligues & des partis ; les paſſions deviennent atroces ; chaque cabale a ſon chef qu'elle regarde comme ſon protecteur & ſon vengeur, & il s'élève un tyran ſur les ruines de l'anarchie. (*Idem.*)

Lorsqu'il s'eſt opéré une grande révolution dans un Empire, & que le gouvernement prend une forme nouvelle ; le rôle ordinaire des puiſſances voiſines dans ces momens de criſe, eſt de ſemer des ombrages entre tous les citoyens, de leur ſuggérer les moyens d'avilir, d'abaiſſer, d'anéantir l'autorité légitime ; de corrompre ceux mêmes qui ſont raſſemblés pour l'organiſer. (*Raynal.*)

Quand, à force d'intrigues & de manœuvres corruptrices, une puiſſance jalouſe eſt parvenue à y introduire la diviſion ; quel eſt alors l'état de la nation ? qu'a produit l'influence de cette puiſſance ? elle a tout confondu, tout boulverſé, tout ſéduit par ſon argent & par ſes menées ; il n'y a plus qu'un parti, c'eſt le parti de l'étranger. (*Idem.*)

Dès qu'une République est parvenue à détruire ceux qui vouloient la renverser, il faut se hâter de mettre fin aux vengeances, aux peines & aux récompenses mêmes ; car on ne peut faire de grandes punitions, & par conséquent de grands changemens, sans mettre dans les mains de quelques citoyens un grand pouvoir. (*Montesquieu.*)

Sous prétexte de la vengeance de la République on établit souvent la tyrannie des vengeurs ; il n'est pas question de détruire celui qui domine, mais la domination. Il faut rentrer le plutôt que l'on peut dans ce train ordinaire du gouvernement, où les lois protègent tout & ne s'arment contre personne ; autrement c'est créer un nouveau despotisme. (*Idem.*)

La liberté n'est que le règne de la loi ou de la raison publique : Si le peuple sortant du néant de la servitude ne régénère ses mœurs avec ses lois, il retombe bientôt dans le chaos de l'anarchie ; car, si l'on peut conquérir la liberté sans mœurs, on ne peut la conserver sans elles, & si la loi n'est pas toute puissante, l'homme n'est qu'un esclave. (*Publiciste.*)

Des mœurs, des mœurs ! sans les mœurs il ne faut point de lois : La société n'est plus qu'un état de guerre ; un fléau de l'humanité ; si vous égarez l'opinion, si vous pervertissez l'esprit public, & si vous détruisez l'empire des mœurs, il vous faudra les remplacer par des chaînes,

car ſans elles le monde n'eſt qu'un vaſte repaire habité par des tigres. (*Idem.*)

« Citoyens : Ne nous laiſſons point égarer ; ne nous laiſſons point abattre ; que la popularité des uns, que la terreur dont s'environnent les autres, que les proſcriptions, que les vengeances, que les conjurations, que les défiances, que rien ne nous éloigne du chemin de la liberté ; notre conſtance nous la promet, nos vertus nous la préparent, notre union la garantira ».

« Que ceux-là qui ont aidé le peuple à renverſer les trônes & à renvoyer les rois, ne puiſſent jamais, non jamais ! . . . . . eſpérer de ſe faire mettre à leur place : nous ne voulons de tyrans ſous aucune dénomination, ſous aucun maſque, pas même ſous celui de la vertu, nous ne voulons ni dictateur, ni décemvirs, ni triumvirs, ni protecteur ; nous voulons la loi ſur le trône & rien que la loi. »

« Nous vous propoſons de porter enſemble, au milieu de l'Aſſemblée conventionnelle, un trône ſomptueux, ſur lequel ſera placé le livre de la loi, & rien que le livre de la loi : au-deſſus de ce trône une main libre, tenant un poignard, menaçant celui qui oſeroit le déplacer pour s'y aſſeoir, avec cette inſcription : *Frappe . . . . . tu auras bien mérité de la patrie.* »

Citoyens
de la Section des Quatre-Nation.